

## Phytothérapie, un monde qui bouge, un monde qui évolue, un monde qui nous échappe

L. Bureau

© Lavoisier SAS 2017

Il y a seulement quelques mois, en février plus exactement, dans l'éditorial de la revue, P. Goetz soulevait la question « L'heure du changement ? » en commençant par écrire « *le monde s'emball*e ». L'illustration par les échinacées ne pouvait être de meilleur augure, puisque est apparu récemment sur le marché un extrait de culture cellulaire d'échinacée titré en échinacoside. Talent prémonitoire sans doute, réalisme certainement. Hommages lui soient rendus. Prémonition encore lorsque, dans l'éditorial du numéro suivant, il dit que la phytothérapie est « *un choix à la fois de désespoir et d'espoir* » et que « *de nombreux patients confondent homéopathie et phytothérapie* ». À la mémoire de ces « idées-forces », la dépêche du *Monde* reprenant l'information du *Telegraph* prend tout son sens.

Le National Health Service (NHS), le service de santé publique britannique, décide de ne plus rembourser l'homéopathie et la phytothérapie. Il considère l'homéopathie et la phytothérapie comme de simples placebos. Il souhaite mettre fin aux dépenses inutiles et développer des traitements modernes... Et E. Ernst, professeur émérite à l'université d'Exeter, de saluer cette décision en tenant ces propos : « *Depuis sa création, il y a deux cents ans, l'homéopathie est critiquée. Les études n'ont pas permis de démontrer que cette pratique puisse être autre chose qu'un effet placebo. Le NHS a donc le devoir légal mais aussi moral de dépenser judicieusement l'argent du contribuable.* »

Dans le dernier numéro de la revue, le titre de l'éditorial « Les "herboristes" » est révélateur. Les guillemets ont toute leur place eu égard à l'hétérogénéité des participants au Congrès dit des herboristes d'Angers. En effet, nous étions quelques professionnels perdus au travers de cet univers des promoteurs ou des vendeurs d'herbes. Au-delà des débats et des controverses, entre argumentaires juridiques et opérations de lobbying, c'était l'effervescence. Effervescence dans laquelle la santé était relarguée au second plan et la

science réduite à sa part incongrue. L'exception est à mettre à l'honneur de D. Bellenot de l'ITEIPMAI, qui nous a parfaitement éclairés sur les risques liés aux alcaloïdes pyrrolizidiniques, notamment au travers des séneçons contaminant d'autres cultures. P. Goetz a bien résumé les faiblesses du système : réduction des enseignements de pharmacognosie en faculté de pharmacie, quasi-disparition des enseignements de botanique, tendance au mercantilisme des professionnels de la phytothérapie et complaisance de certains universitaires. Alors, ne soyons pas étonnés de l'information qui circule selon laquelle les formations relatives aux huiles essentielles et à l'aromathérapie ne seraient plus prises en charge par certains organismes de financement de la formation continue.

Loin de ces considérations, les Journées de l'Association francophone pour l'enseignement et la recherche en pharmacognosie (AFERP), qui se sont tenues à Angers également du 17 au 19 juillet, ont montré toute l'étendue et la qualité de la recherche en pharmacognosie, principalement en phytochimie. Hélas, ces travaux sont éloignés de la phytothérapie au sens de pratique médicale. Les raisons en sont multiples, mais ont comme dénominateur commun ce que nous pouvons dénommer un « effet système » : la nécessité pour les jeunes chercheurs de publier rapidement nombre de travaux, les laboratoires d'accueil cherchant à publier dans des revues scientifiques à facteur d'impact élevé, tant pour la reconnaissance des équipes de recherche que pour l'obtention de financements, etc. Les essais *in vitro* sont beaucoup plus simples, rapides et économiques à mettre en œuvre que les essais chez l'animal eux-mêmes très loin derrière les essais cliniques. La priorité est donc donnée aux axes de recherches qui ont une probabilité d'aboutir à des molécules d'intérêt pharmaceutique. L'idée est de trouver des modèles moléculaires à fort potentiel d'activité thérapeutique et d'en déterminer les pharmacophores (sites pharmacologiques de relation structure-activité). Les techniques de criblage ciblé et l'application des méthodologies bio-informatiques sont d'actualité. Certes, les molécules de plantes du bout du monde présentent des structures chimiques originales et des activités biologiques intéressantes, mais leur utilisation est peu envisageable en pratique.

L. Bureau (✉)  
UFR sciences biologiques et pharmaceutiques, université Rennes-I,  
Institut de formation des acteurs de santé (Ifas),  
F-72000 Le Mans, France  
e-mail : bureau.loic@hotmail.fr, loic.bureau@univ-rennes1.fr

En quelques mois, à Angers, ville du végétal par excellence avec son pôle de compétitivité Vegepolys, nous avons assisté aux extrêmes. Deux mondes à part, mais qui ont un point commun : la plante. Le fossé semble se creuser entre les travaux de recherche en pharmacognosie et les attentes du terrain, notamment l'effet de mode associé à l'attrait des plantes. Le maillon faible est celui de la vulgarisation scientifique. Puisse la revue *Phytothérapie* continuer à apporter sa contribution, avec des solutions pratiques et concrètes pour les professionnels de santé, les médecins et les pharmaciens phytothérapeutes.

Dans un tel contexte, la conclusion de R. Anton « *Aller vers plus de rigorisme, de science, vers plus d'originalité...*

*utile !* » n'est que davantage d'actualité. Ses propositions sont particulièrement pertinentes et méritent toute notre attention : bonne dénomination botanique, détails de la préparation à base de plante, caractéristiques du profil phytochimique, limites des études *in vitro* non transposables et pas de « recettes », mais s'orienter vers les plantes réellement utilisées en phytothérapie... C'est à ces conditions que nous pouvons éviter de voir arriver en France ce que nous observons au Royaume-Uni.

La phytothérapie représente un monde qui bouge, c'est évident : un monde qui évolue certes, mais dans plusieurs sens et enfin un monde qui pourrait bien nous échapper si nous n'y prenons garde.